

La Condition solitaire d'Olivier Larizza (Andersen)

Par Michel Herland

Olivier Larizza : texte et paratexte

Suis sorti (j'avais rendez-vous avec un poème) inscrire l'air du temps

Revenu des Antilles qui lui ont inspiré une trilogie poétique réunie sous le titre « La vie paradoxale »*, Larizza nous conte ses aventures sur la Côte d'Azur, puisque c'est désormais aux étudiants toulonnais qu'il s'efforce de communiquer le goût de la littérature anglaise. Il cultive avec bonheur dans ce nouveau recueil la même verve primesautière, parfois doucement mélancolique, que dans les précédents. Il y conforte une tendance déjà visible auparavant à vouloir s'expliquer au-delà de la lettre des poèmes, le paratexte ayant désormais considérablement enflé puisque « du même auteur », préface, notes de la préface, note de l'éditeur, exergue, « notes bonus », « l'auteur » et la table occupent en tout quarante-huit pages, soit presque autant que les cinquante-et-une pages de poèmes (le reste correspondant aux pages de tête et de titre, à quelques pages blanches et à une liste d'ouvrages publiés par Andersen).

Loin des brèves annotations que l'on trouve parfois au bas de la page chez certains poètes, le paratexte est donc élevé ici à peu près au même rang que la poésie pure et gageons qu'aucun lecteur ne voudra se priver du plaisir d'y découvrir, au-delà des poèmes volontairement allusifs, le Larizza le plus intime. Certes, la pratique de la poésie conduit presque inévitablement à s'épancher, mais Larizza exprime bien davantage que ses états d'âme face au spectacle de la nature ou de la femme aimée ou convoitée. Il se livre, il nous livre sans modestie excessive mais avec ce qu'il faut d'autodérision une exploration de lui-même, son moi et son ça, à l'exclusion du sur-moi qui ne pourrait que brider ces confessions sans concession.

Les poèmes se prolongent et s'amplifient à la fin de l'ouvrage dans vingt-deux pages en petits caractères

* *L'Exil* (2016), *L'Entre-Deux* (2017), *La Mutation* (2021), les trois chez Andersen.

OLIVIER LARIZZA

La condition solitaire



Andersen

intitulées « Notes bonus ». Instructives et souvent amusantes, elles sont parfois assez éloignées du contenu du poème concerné, au risque pour ce dernier de paraître alors un simple prétexte à raconter toujours plus (le texte prétexte du paratexte!). Pour ne prendre que deux exemples, tandis que le poème intitulé « FNRS III » évoque simplement en passant *la coque rouillée d'un sous-marin jaune et cramoisie*, il n'était certes pas inutile de préciser en note que le titre du poème n'est autre que le nom de ce sous-marin, un batyscaphe siglé FNRS comme Fond National de la Recherche Scientifique (belge en l'occurrence). Mais n'est-ce pas par pur plaisir que Larizza nous narre la destinée de cet engin et conclut par une boutade : *Qui dira que les Amerloques étaient superficiels* (puisque'ils se sont lancés à leur tour dans la course aux profondeurs)?

Le poème précédent, « Le meilleur du monde » débute ainsi :

Je ne file rendez-vous à personne / sur mon Elops Davidson

Pastiche d'une chanson célèbre. Si l'on est gré au poète de préciser que « Elops » est la marque de son vélo-pède, il ne faudra pas s'étonner de trouver dans le même bonus la ferme profession de foi en faveur du raisonnement intuitif versus le raisonnement analogique, appuyée sur une citation d'Einstein, cet *obscur employé des brevets suisses*. On le voit, les notes de fin ne sont pas là seulement pour nous distraire!

Les poèmes écrits dans une langue qui paraît familière font néanmoins surgir quelques préciosités (*esperluette, bigaradier, s'amuir, polymathe, osbornite*) et une brassée de néologismes (*intranquilliser, éternellité, automner, verrerer, écrevisser, chlordéconer, dandyner, multicolorier, arnacœur*). L'orthographe peut se trouver malmenée pour renforcer la dérision (*l'élite politiko-médiatik*), de même que la syntaxe (*les voyelles ont des couleurs qu'on ne connaisse pas*). Tout cela n'empêche pas le lyrisme : *la soierie du silence me drapait*.

Larizza écrit sous la pression de l'instant et s'accorde toutes les licences (poétiques) possibles, y compris quelques rimes. S'il s'imagine, par exemple, avec une majorette sur les genoux, cela s'énoncera ainsi :

Elle me bécoterait sur les bancs impudiks / et je me rajeunirais en public J'aurais l'avantage / d'être un auteur mineur (un tel écrivain fait beaucoup moins que son âge...)

Dans la même veine, en plus cru :

... (c'était une Mauricienne de Mulhouse / sensuelle & peu jalouse) / Un jour un étudiant lui montra / sa mauricette...

La poésie de Larizza abonde en images insolites. Exemples : *L'oasis qui lagunait en mon cœur; Le temps d'ici se limace jusqu'à l'infini; Le T-Rex de Russie*.

Le poète cultive aussi les contrastes comme, dans « Mistral perdant », celui qu'il établit entre *les clients-terrasse vautrés sur leurs délices / voraces limaces engloutissant leurs radis & / paradis [...] et Moi [qui] batifole parmi les / vierges folles & le varech de la déréliction*.

Cabrioles et gaudrioles. Il ne faudrait pourtant pas s'y méprendre, celui qui se définit comme *l'éternel teenager le mercuriel arnacœur* ne se dupe pas lui-même quand il s'attribue l'étiquette « SDF » : *sans destinée fixe*.

... Balzac / de bazar Melmoth irréconcilié docteur Larizza & / mister Olivier je n'étais – dear Pretty Flower – / que l'anachorète sur sa péninsule qui cachait sa / PROFONDEUR.

Article consultable à cette adresse :

<https://www.recoursapoeme.fr/olivier-larizza-la-condition-solitaire/>